

La culture générale, c'est la liberté

Article rédigé par Roland Hureaux, le 16 janvier 2009

La culture générale est sans aucun doute socialement discriminante nous apprend le *Le Figaro* du 16 janvier. Pour cette raison, le concours d'entrée à Sciences Po est menacé. Son directeur, Richard Descoings, chargé par Nicolas Sarkozy de mener la concertation sur la réforme du lycée, veut démocratiser le recrutement de l'institution de la rue Saint-Guillaume.

L'idée rejoint celle du ministre André Santini, qui veut supprimer la culture générale aux concours administratifs pour lutter contre les discriminations . Qui nous fera croire que la liberté des esprits progressera en France avec des bacheliers, des fonctionnaires et des ministres sans culture ?

IL SEMBLE que l'on reconnaisse désormais un homme de droite à sa balourdise : après les avoir refusées pendant quelques années, il finit par faire siennes les idées que la gauche promeut depuis quinze ou vingt ans. En dénonçant la culture générale dans les concours de la fonction publique, André Santini, qui se targue d'être plutôt au centre qu'à droite, retarde, lui, de quarante ans.

Voici que le ministre accuse la culture générale de favoriser les candidats aux concours issus des classes aisées ayant hérité dans leur famille d'une meilleure assise culturelle. Ce faisant, il ne fait que reprendre, le sait-il ? les idées répandues au cours des années soixante par le sociologue d'extrême gauche Pierre Bourdieu et par son école. Santini, héritier de mai 68 ? Même s'il officie auprès d'un président qui a prétendu liquider l'héritage de cette révolution , rien de devrait nous étonner.

Les idées saugrenues de Bourdieu

Le propos de M. Santini est saugrenu à plusieurs titres :

1/ D'abord on se demande combien d'enfants de la bourgeoisie grande ou moyenne se précipitent sur les concours de la fonction publique des catégories B et C, puisque apparemment ceux-là seuls – pour le moment – sont visés par l'ire du ministre.

2/ On pourrait ensuite demander à M. Santini si à l'heure de la culture audiovisuelle de masse, de l'Internet et des familles recomposées, il connaît encore beaucoup de tables bourgeoises où les enfants, ne prenant la parole que quand leurs parents les y autorisent, forment leur esprit à écouter des conversations quotidiennes à haute teneur littéraire ;

3/ M. Santini, pourtant ministre de la Fonction publique, ignore sans doute qu'on ne l'a pas attendu pour appliquer au moins en partie les idées de Bourdieu dans certains concours d'État et pas des moindres : celui de l'ENA. Dès 1970, pour ne pas défavoriser les fonctionnaires besogneux sortis du rang, le poids des épreuves de culture générale fut réduit au profit de notes de synthèse sur dossier ne présupposant aucune connaissance antérieure. M. Santini ignore *a fortiori* les effets désastreux de ces réformes – jamais remises en cause à ce jour – auxquelles on doit pour l'essentiel les accusations justifiées de formalisme à l'encontre de l'enseignement (ou plutôt du non-enseignement) qui est dispensé dans cette école.

Le mépris pour les connaissances a vidé de sa substance l'enseignement dispensé à l'ENA (mais aussi dans beaucoup d'autres écoles d'application) et entraîné un grave recul du niveau de notre haute fonction publique. Ainsi les hauts fonctionnaires français qui comprennent l'économie théorique se compte-t-ils sur les doigts de la main, y compris à l'Inspection des finances. Faute de considération, l'épreuve de culture générale est devenue une caricature se résumant à l'art de mettre en ordre dans un français passable les poncifs du jour. Et dans les concours de catégorie inférieure, l'épreuve s'est transformée en jeu des 1000 francs à base de Q.C.M. Pour le coup, M. Santini a raison de dénoncer cette épreuve. Mais ce qu'il faut, c'est lui redonner de la substance, sûrement pas le coup de grâce.

4/ Loin de favoriser la justice sociale, les épreuves de type nouveau ont presque toujours eu l'effet inverse. Les notes de synthèse ont donné lieu à une scolastique d'autant plus sélective qu'elle était occulte (alors que les qualités qui faisaient une bonne dissertation de culture générale étaient connues dans toute l'université). En opposant le bon sens à la culture générale (on frémit de penser à ce que pourra être une épreuve de bon sens dans un État où cette vertu semble avoir disparu à tous les échelons), André Santini a l'air de penser que l'on peut avoir la science infuse dans un domaine donné – prendre en tous les cas la bonne décision – sans rien connaître du sujet que l'on traite.

C'est au nom de cette illusion qu'a prévalu dans nos concours le plus inique élitisme. Il est bien connu qu'il suffisait d'être un jeune homme de bonne famille, grand et si possible au regard clair, bien habillé, regardant en face le jury, ayant de la répartie mais courtois, sachant quelques généralités mais sans érudition pesante, pour l'emporter haut la main en impressionnant des jurys composés de fonctionnaires moyens toujours fascinés par les jeunes maîtres. Il est notoire que si Jacques Chirac est bien sorti de l'ENA, c'est bien plus à cause de son culot ou de sa prestance (la note de gueule, autre nom sans doute du bon sens cher à A. Santini) que de ses connaissances.

Le refus de juger sur les connaissances s'est répandu dans d'autres épreuves, les écoles de commerce par exemple. Au lieu de l'interroger sur un sujet, on demande de plus en plus au candidat de se présenter, de faire part de ses expériences. Le concours de connaissances a été remplacé par le concours de mensonges. Ceux que leur famille ou leurs amis ont instruits savent quel subtil cocktail de voyages à l'étranger, d'action humanitaire et de hobbies originaux, il faut présenter pour être dans le vent et emporter la conviction. 4/ M. Santini ignore aussi que les idées de Bourdieu, ce grand républicain de gauche ont fait plus que tout pour détruire l'égalitarisme républicain. La culture générale, l'orthographe, les bonnes manières que l'école primaire apprenait laborieusement aux petits campagnards du temps de Jules Ferry favorisent, dit-on, les enfants les mieux nés. Rabaissons donc les exigences pour plus d'égalité. Le résultat : un affaïssement des niveaux et surtout des méthodes de travail, de la rigueur, dont pâtissent d'abord les enfants du peuple doués qui n'ont pas de solution alternative à l'école publique et dont bénéficient au contraire les authentiques bourgeois qui peuvent compenser les déficiences du système public par la famille, par les cours particuliers ou tout simplement du fait que les diplômes étant dévalorisés, ils auront plus facilement le pied à l'étrier à l'entrée dans la vie. Le recul de l'égalité des chances en ce début de XXI^e siècle, bien réel, a pour principal responsable l'auteur des *Héritiers*, inspirateur de M. Santini.

Le bon sens de l'apprenti sorcier

Il vaut mieux une tête bien faite qu'une tête bien pleine (Rabelais) ; Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée (Descartes). On ne saura jamais quels abus ont permis ces deux maximes si typiquement françaises. Descartes parlait sans doute par antiphrase. À son époque, Richelieu, Colbert étaient des hommes de bon sens. Mais aujourd'hui ? M. Santini peut-il citer une seule décision prise par son gouvernement qui soit irrécusablement marquée au coin du bon sens ? Qui donc dans notre univers devenu fou jugera du bon sens de l'apprenti policier ? Sûrement pas ceux qui ont promu l'absurde fusion de la police et la gendarmerie.

Et qu'est-ce qu'une tête bien faite ? Faute de le savoir, on préjuge aujourd'hui qu'elle est bien faite si elle est vide, pourvu qu'elle ait quelque allure. Si les Français sont aussi mal vus dans les enceintes internationales, c'est que beaucoup y arrivent sans connaître les dossiers et néanmoins s'y expriment avec assurance, sûrs qu'ils sont que leur tête, dont la bonne facture a été validée par des concours prestigieux, les fonde à parler sans savoir.

Je ne connais rien en mécanique automobile et pourtant je crois avoir la tête bien faite. L'apprenti mécanicien n'a que son BEP, mais dès qu'il s'agit d'automobile, il raisonnera plus juste que moi. Préfère-t-on être opéré par un chirurgien qui a un QI de 150 et connaît mal l'anatomie ou un autre qui ne l'a que de 110 mais est un spécialiste reconnu ? La réponse semble aller de soi. Nous ne connaissons personne qui, sachant très bien son sujet, y déraisonne. Nous en connaissons au contraire beaucoup qui s'égarent, quelque brillants qu'ils soient, dans une matière qu'ils ignorent.

Cela est vrai des spécialités mais cela est vrai aussi de l'intelligence générale : le bon sens, la capacité à raisonner juste dépendent bien plus de connaissances ou d'une expérience étendue que de vertus innées. S'il est, dans un monde aussi complexe que le nôtre quelque chose qu'il ne faut pas dévaloriser, c'est le savoir et un large savoir étendu à beaucoup de domaines, n'est-ce pas précisément la culture générale, ce qu'on appelait autrefois la science des rois parce qu'elle était nécessaire au bon gouvernement des hommes. Qui a dit la véritable école du commandement est la culture générale ? Un cuistre obscur ? Non, Charles de Gaulle.

On aura compris que la fougade d'André Santini, qui lui ressemble bien peu puisqu'il semble être un des rares hommes politiques un peu cultivés de sa génération, visait à complaire à un président, lui, notoirement inculte. Ce dernier crut bien faire il y a quelques mois, dans son apologie de l'inculture, de prendre pour cible *la Princesse de Clèves*. Je ne connais pourtant pas beaucoup de candidats à des concours qui aient été jamais été interrogés sur *la Princesse de Clèves*. C'est d'ailleurs dommage. Non parce que ce beau roman français est un éloge de la fidélité conjugale mais parce que l'auteur (l'auteure ?) s'y attache à mettre en forme romanesque les maximes de son ami La Rochefoucauld qui sont précisément un des meilleurs textes qui soient pour former le bon sens.

Le terreau de l'idéologie

Jean Baechler a pointé un autre lien entre la culture générale et le bon sens. Le terreau de l'idéologie, dont on connaît toutes les grandes et les petites folies auxquelles elle conduit est, dit-il, une culture insuffisante. Sans culture, les hommes ne sont guère attirés par les idées générales. Très cultivés, ils savent la complexité du monde et se méfient des idées trop simples. A moitié instruits, ils seront vulnérables à toute conception du monde un peu simplifiée qui leur donne l'illusion de tout comprendre, ce qu'est précisément l'idéologie. Or dès que l'on creuse les multiples décisions dépourvues de bon sens prises par nos gouvernants, on trouve une forme ou une autre d'idéologie ou à tout le moins une simplification abusive

Mais il faut sans doute aller plus loin pour comprendre la haine de la culture générale répandue dans certaines élites, et là nous touchons quelque chose d'inquiétant : le fait que la culture générale est la condition de la liberté. La culture tout court, à tous les niveaux, est source de liberté : celle du paysan dépositaire de la longue mémoire des jours, de l'artisan héritier d'une tradition ancestrale, comme celle du haut fonctionnaire qui connaît les combats pour la liberté qui sous-tendent les principes généraux de notre droit, celle du journaliste qui connaît l'histoire de France ou celle du cadre d'entreprise qui connaît l'histoire sociale.

Burke l'a dit, on ne peut critiquer le présent qu'en s'appuyant sur autre chose : des valeurs permanentes, la connaissance du passé ou généralement les deux. Celui qui n'a aucun point d'appui intellectuel ou moral en dehors de l'immédiateté des choses se trouve livré pieds et poings liés aux puissances de l'heure, qu'elles soient idéologiques ou économiques. Une société sans culture, c'est une société amnésique, qui vit au présent. On pourra lui imposer n'importe quoi sans qu'elle y trouve à redire : la régression sociale aujourd'hui, la fin de la démocratie demain, les aventures militaires après-demain. L'anti-intellectualisme des mouvements fascistes qui cherchaient l'obéissance inconditionnelle, n'avait pas d'autre raison. La culture fait un peuple. L'inculture ne fait que des masses.

Tous ceux qui ont contribué à saper la culture générale au cours de la dernière génération, Bourdieu en tête, ont préparé le retour du fascisme ou à tout le moins d'une société inhumaine où des masses anonymes, ne sachant plus d'où elles viennent ni qui elles sont, seront une masse facile à manœuvrer pour une élite mondialisée qui ne craint rien tant que la survivance de l'esprit de liberté.
